

l'origine del mondo

ritratto di un interno
[l'origine du monde. portrait d'un intérieur]

texte et mise en scène
Lucia Calamaro



La Colline — théâtre national



À l'automne Paris est un festival

Festival d'Automne à Paris
9 septembre – 31 décembre



théâtre, danse, musique,
arts plastiques, cinéma
414 représentations, 67 manifestations,
40 lieux à Paris et en Île-de-France

01 53 45 17 17
www.festival-automne.com



MAIRIE DE PARIS



Fondation
PIERRE BERGÉ
YVES SAINT LAURENT

L'Origine del mondo Ritratto di un interno [L'Origine du monde. Portrait d'un intérieur]

traduction de l'italien **Federica Martucci**

texte et mise en scène **Lucia Calamaro**

conception lumière **Gianni Staropoli**

accessoires **Marina Haas**

assistanat à la mise en scène **Francesca Blancato**

accompagnement et diffusion à l'international **Francesca Corona**

régie générale **Andrea Berselli**

avec

Daria Deflorian, Federica Santoro, Daniela Piperno

Partie 1 Femme mélancolique au frigo

Partie 2 Certains dimanches en pyjama

Partie 3 Le Silence de l'analyste

production et organisation **369gradi, PAV**

coproduction **ZTL-Pro, IL Funaro - centro culturale / Pistoia,**

Festival Inequilibrio / Armunia, Santarcangelo 41

avec la collaboration de la **Fondazione Romaeuropa** et du **Teatro di Roma**
coréalisation **La Colline - théâtre national, Festival d'Automne à Paris**

Spectacle en italien surtitré en français

présenté pour la première fois en France, en juin 2014, à La Colline

dans le cadre de **Face à face - Paroles d'Italie** pour les scènes de France

Ce texte a reçu pour la traduction une bourse de la **Maison Antoine Vitez**.

Le surtitrage est établi par **Federica Martucci**.

avec le soutien pour le surtitrage de **l'Onda - Office national de diffusion artistique**

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Thierry Le Duff**

régie son **Laurent Courtaud** technicien surtitrage **Julien Nesme**

électricien **Pascal Levesque** machiniste **Thierry Bastier**

habilleuse **Sonia Constantin** accessoiriste **Fabienne Roy**

durée du spectacle : 3h avec entracte

du 20 au 24 octobre 2015

Grand Théâtre

le mardi à 19h30 et du mercredi au samedi à 20h

Spectacle-révélation qui capture et emmène dans un monde fait d'élucubrations et de quotidien: une famille qui a l'habitude de sonder le réel pendant qu'elle mange, discute, s'habille. Une attitude philosophique de femme au foyer qui se heurte contre sa propre nature comique grâce à une langue très théâtrale et fascinante. L'intérieur ici décrit, c'est la maison, où vivent une mère et sa fille, où s'introduisent d'autres personnages de la constellation familiale, où intervient programmatiquement la figure du psychanalyste, où les appareils électroménagers ressemblent à des divinités encombrantes et monumentales. Mais cet intérieur est surtout un univers intérieur humain, si fouillé, négligé et déformé qu'il ne parvient à exister encore qu'à travers la réinvention de son récit.

À propos de *L'Origine del mondo*

Si je pouvais savoir ce que je fais quand je me mets à écrire, j'aimerais que ça se passe ainsi: que mon esprit, ou peut-être mon âme, entre en contact directement avec celui de la personne qui regarde, lit, reçoit. J'aimerais qu'il n'y ait pas de médiateurs physiques entre nous, toi et moi, n'importe qui que tu sois. Voilà, ce serait une satisfaction que mon geste artistique ne soit pas seulement bien fait ou en "odeur de sainteté", mais plutôt un mécanisme hypnotique qui met ce morceau d'âme qui est le mien auprès de ce morceau d'âme qui est le tien. Et que cela soit un moment d'enchantement, un moment où le temps pour chacun de nous, soit un temps de très haute qualité: un temps où l'essentiel est présent.

Lucia Calamaro

À l'Origine du texte... notes du journal

5 décembre 2010

Moi, dans mon coin

Mère Que fais-tu ?

Elle Suis là.

Mère Et pourquoi t'es là ?

Elle Parce que j'y suis bien, ça me plaît.

Mère Mais tu es triste

Elle Non.

Mère Tu boudes ?

Elle Mais non.

Mère Tu as eu peur, quelque chose te fait peur ?

Elle Non, plus maintenant.

Mère Mais alors excuse, *ninni*, mais que fais-tu là dans le noir toute recroquevillée dans ton coin, silencieuse.

Elle Je joue.

Mère Tu joues à quoi ?

Elle Mais maman mais tu m'embêtes, je joue à être transparente, à me cacher, comme ça personne ne sait où je suis mais moi je vois et entends tout le monde... oooooooooohhhh, maintenant tu me laisses me taire ?

Il existe des recoins desquels on ne peut plus sortir parce qu'ils sont une étrange prison de paix, de repos, d'y être sans être des angles arrondis, transformés en arrondis par des oreillers, des couvertures, des boules d'étoffe. Des angles gentils. Ici vit Daria, dans son coin.

Lucia Calamaro

Diario sul luogo di Origine, Il ritorno della madre, trad. Angela De Lorenzis, Paesamenti, 2012, p. 166-167 (inédit)

Scène 1

Fille. – Ah, tu m’as vue, bizarre...

Daria. – Évidemment, tu n’es pas invisible! Et avec ton beau manteau...

Fille. – J’avais froid.

Daria. – Il est tard, tu sais quelle heure il est! Au lit tout de suite...

Fille. – Maintenant?

Daria. – Tout de suite. Tiens-toi droite. Droite normale. Qu’est-ce que t’as?

Fille. – Non rien, ça fait un petit moment que je suis à côté et je me suis dit je vais aller plus par-là, comme ça on est un peu plus... je me sens un peu moins... Elle fait quoi maman à cette heure-ci. J’ai pensé. Allez fais pas la tête, je te tiens compagnie (*silence*), je voulais pas rester toute seule...

Daria. – Je te préviens je suis sur les nerfs, c’est pas parce que maintenant t’es là, que je vais arrêter de faire ce que j’étais en train de faire pour m’occuper de toi!

Fille. – Non, mais je t’ai rien demandé, moi.

Daria. – Si, si, vous dites tous ça et après, l’hôte, et quiconque entre après toi dans une pièce est, par convention, ton hôte, eeeehhh... surtout si c’est ta fiiiille [...] écoute, c’est la nuit, j’ai dépassé mes heures de service de mère, je sens que je vais faire grève, je ne te vois même pas, *adios*.

La fille lui demande le sens d’une définition tirée du dictionnaire.

Fille. – Maman, il y a un mot pas clair là... Introspection

Daria. – L’introspection c’est important... Ça veut dire regarder dedans et pas au dehors.

Fille. – Regarde, maman, il y a une chose magnifique qui envahit toute cette partie... Regarde, une lumière, maman.

Lucia Calamaro

L’Origine del mondo, trad. Federica Martucci, 2015 (inédit)

Yumi. – Avant il n’y avait pas de tubes de peinture, n’est-ce pas?

Yoshie. – Ah.

Yumi. – Il paraît que ça n’existait pas.

Yoshie. – Eh.

Yumi. – Avant, je veux dire il y a longtemps, au Moyen Âge.

Yoshie. – Ah oui.

Yumi. – C’est pour ça que les peintres travaillaient chez eux.

Yoshie. – Ah, c’est vrai?

Yumi. – Et il n’y avait pas beaucoup de lumière, n’est-ce pas?

Yoshie. – Eh.

Yumi. – Alors, comme il faisait sombre, c’est à cause de ça qu’ils étaient toujours tournés vers la fenêtre, Vermeer et les autres.

Yoshie. – Ah oui?

Oriza Hirata

Tokyo notes, trad. R.-M. Machino-Fayolles, *Les Solitaires Intempestifs*, 1998, p. 20-21

Docteur, je me sens... Comme un pot dans une nature morte de Morandi.

Vous connaissez? Vous voyez qui c’est?

Sinon ce soir allez jeter un œil à ses tableaux, docteur.

Ce sont... Des teintes de moins en moins intenses

sur des objets pour le moins secondaires,

c’est la lumière qui fait tout le travail

pas les choses dans ces tableaux, qui parlent d’autre chose, qui n’expriment pas

mais immobilisent en silence

ce sont des choses habitées par d’infinitésimales qualités

sensibles dépourvues de mots

impensables en somme.

Lucia Calamaro

L’Origine del mondo, trad. Federica Martucci, 2015 (inédit)

Lumière sur nature morte

Il est singulier qu'un autre auteur-metteur en scène contemporain parmi les plus intéressants, le japonais Oriza Hirata, dans son spectacle *Tokyo Notes*, fasse aussi une référence explicite à la peinture, et précisément à la technique avec laquelle Vermeer représente ses personnages les découpant sur la lumière qui perce au travers d'une fenêtre: ainsi, observe-t-on dans le texte, le peintre délimite-t-il le monde, le séparant de la vie quotidienne. Également, l'argentin Rafael Spregelburd, l'autre grand dramaturge du moment, s'inspire dans le cycle de ses œuvres les plus importantes d'une peinture, le tableau des *Sept péchés capitaux* de Hyeronimus Bosch.

Pour tous les trois, l'espace impassible et circonscrit du tableau devient un moyen de capturer la multiplicité des vicissitudes humaines, saisissant son indéchiffrable devenir simultané sans prétendre lui attribuer une quelconque signification évidente; là où, au contraire, ce que l'on ne voit pas est plus important que ce qui est montré. Mais, tandis qu'Hirata saisit des fragments d'une conversation banale, laissant deviner à peine l'intériorité des personnages; tandis que, pour Spregelburd, l'entrecroisement d'histoires labyrinthiques sert à y disséminer des indices contrastants, brouillant les frontières entre vrai et faux; dans les "natures mortes" de Lucia Calamaro, en revanche, c'est l'absence de mouvement qui lui permet d'explorer toutes les nuances infinies d'un même état d'âme.

Renato Palazzi

La sintassi del dolore (La Syntaxe de la douleur), préface à *L'Origine del mondo*, trad. Angela De Lorenzis, Paesamenti, 2012, p. 14 (inédit)



Daria Deflorian



Federica Santoro, Daria Deflorian



Federica Santoro



Daria Deflorian



Federica Santoro, Daniela Piperno, Daria Deflorian



Daria Deflorian

Le retour de la mère

Dans les textes de Lucia Calamaro un thème récurrent affleure : rapports mère-fille déchirants, mères tourmentées ou absentes, filles en proie à une angoisse existentielle inexprimable. Tout, en réalité, se réduit à ce lien ancestral, encadré depuis plusieurs angles, regardé depuis plusieurs points de vue, celui de la mère jeune, de la fille-enfant, de la fille adulte, puis de la mère vieille : tout autour d'autres choses se passent, mais la substance reste la même, faite d'émotions presque toujours contradictoires, nostalgie, regrets, frustration, rage, intolérance. À l'origine, à la racine, il y a le traumatisme de ce rapport bouleversé, la fille abandonnée, la fille-enfant auxiliaire familiale, la mère qui a perdu sa fille.

Les différents "morceaux" de *L'Origine del mondo* semblent être la chronique minutieuse d'une lutte quotidienne contre les pièges de la dépression : mais la dramaturge romaine, Lucia Calamaro, s'efforce de dissiper ces embryons d'intrigue, de les réduire en miettes, les transformant en de tortueux parcours mentaux. En effet, l'intrigue – peut-être en soi sans influence – acquière un sens propre seulement une fois fragmentée et décomposée en une série de lancinantes séquences intérieures.

Les textes de Calamaro ont tous en commun un langage fébrile, privé de ponctuation, même si points et virgules ne manquent pas sur la page écrite. Les élans poétiques se mélangent frénétiquement à la quotidienneté la plus dépouillée, l'abstraction symbolique se mêle au concret méticuleux à l'image d'une liste de course dans le chariot d'un supermarché ("un peu de confiture d'oranges amères... non, compote d'aubergine à la truffe pour les pâtes, mais qui a acheté ça ?...")

figures au goût de brandy..."). À travers un tel langage les personnages expriment des sautes d'humeur continuelles, une instabilité, une vocation à s'observer soi-même sans cesse jusqu'à devenir subtilement maniaques. C'est ce que dans *Figuranti del dolore al lavatoio (Femme mélancolique au frigidaire)*, Daria appelle avec acuité "la géométrie de l'introspection".

Plutôt qu'à des fins communicationnelles, ce langage semble s'apparenter à un flux de conscience pur, qui naît du besoin irréprouvable qu'ont les personnages de parler de soi et de leurs propres mouvements intérieurs. Même quand ils semblent dialoguer entre eux, jamais un véritable échange d'idées ne se produit : il ne reste alors que le souvenir vague de relations impossibles, figées dans l'isolement d'une totale solitude. Autrement dit, il y a l'exposition stérile d'un rapport qui ne deviendra jamais vie vécue ("L'idée de la vie qui ne correspond pas encore à la vie", comme c'est écrit dans *Certe domenica in pigiama - Certains dimanches en pyjama*). L'intrigue, à son tour, plutôt qu'une succession d'événements dotés d'un début, d'une fin et d'un sens accompli, se transforme dans l'interminable monologue du "moi écrivant" invisible et omniprésent, se muant en une confession personnelle insistante.

Sur la nature autobiographique – mais peut-être vaudrait-il mieux dire, autoréférentielle – de ces matériaux, Lucia Calamaro ne laisse pas de doutes, au contraire, elle ne perd pas une occasion de le répéter. Afin d'en attester la fonction introspective – "analyser la région de l'intimité", comme le dit Daria – et peut-être par moments même thérapeutique, il suffirait de constater que dans ses textes, si l'on regarde bien, il n'y a que des figures féminines. On pourrait dire que toutes ces figures ne sont que les différents visages, les divers stades de maturation intérieure d'un personnage unique, ou bien les manifestations différentes d'une même idée :

la féminité comme condamnation, comme poids, comme blessure familière.

Le théâtre de Lucia Calamaro nous atteint par allusions, par sous-entendus. Le passage sur les bouteilles de Morandi est presque une déclaration d'intention, c'est l'un des moments où l'auteure semble se dévoiler davantage d'un point de vue artistique. Ensuite, évidemment, la redondante construction stylistique de *L'Origine del mondo* est bien plus que cela, c'est une tentative puissante de décrire une obsession – ou bien une série d'obsessions – par une forme à son tour obsessionnelle. Il s'agit ici d'une multiplication exponentielle de catalogues infinis de malaises, de phobies, de dissonances, de fixations, d'afflictions qui tourmentent cette emblématique "évacuée de la vie".

On dirait presque que l'auteure a voulu y concentrer, dans une extrême synthèse, toutes les manifestations quotidiennes, grandes et petites, d'asocialité, d'inadaptation, toutes les boulimies, les hypocondries, tous les troubles du comportement qui ont marqué ses personnages : à travers ce fébrile assemblage, elle semble pouvoir enfin entreprendre une sorte de voyage à rebours définitif vers les racines du malheur, vers la résurgence de ce mécanisme de culpabilité qui se transmet comme une contagion de mère en fille.

Et peut-être le choix du titre, dans son rappel explicite au tableau de Courbet, nous suggère-t-il que l'origine du tort, de la faute (la simple faute d'exister, à la place de quelqu'un d'autre) gît organiquement dans l'acte même d'engendrer, ou mieux encore, d'être engendrés.

Renato Palazzi

La sintassi del dolore (La Syntaxe de la douleur), préface à *L'Origine del mondo*, trad. Angela De Lorenzis, Paesamenti, 2012, p. 9-15 (inédit)

Daria

Oui je le sais
Et pourtant
il existe une espèce
qui est différente
je veux dire différente de la mienne, je crois.
Une espèce de gens
... qui ont de la chance
je dirais.

Des gens fait d'un seul bloc
qui tranchent dans le vif
voient loin
se bougent
"savent être-au-monde".

Qui emploient ce genre de formules
et j'en passe
adaptent la réalité à leurs propres besoins
et il faut bien leur reconnaître que depuis toujours
ou au moins depuis quelque temps
ils les connaissent.

Une espèce qui sait
et bien que pas vraiment savante
est au moins sachante ou prétend tout savoir.

Donc voilà par contre Nous
les autres

presque tous :
les confus
indécis
mélancoliques
apathiques
les paresseux
ceux qui sont seuls
les bizarres
les timides et ceux couci-couça
ceux qui ont des illusions, ceux qui les ont perdues
les cyniques
les ataraxiques idéologiques, et les métaboliques
et puis
ceux qui sont toujours fatigués, depuis le début,
affalés sur leurs fesses, fatiguées,
qui d'ailleurs en latin se dit "fessus".

Eh bien nous...
Eh bien... Nous.

Quoi ?
Non, rien, justement.
Qu'est-ce que... je vais bien pouvoir manger.

Lucia Calamaro

L'Origine del mondo, trad. Federica Martucci, 2015 (inédit)

Lucia Calamaro

Dramaturge, metteuse en scène et comédienne est née à Rome. Suivant son père diplomate, elle s'installe à Montevideo, et commence la pratique de la scène avec la troupe expérimentale uruguayenne Teatro uno. Licenciée en Arts et Esthétique à la Sorbonne, elle fréquente en même temps un certain nombre de laboratoires expérimentaux influencés par le travail de Grotowsky et fait un passage à l'École de Lecoq. Au-delà de l'enseignement au sein de l'Universidad Católica de Montevideo, elle participe en tant que comédienne et metteuse en scène à de nombreux spectacles à Montevideo, puis reprend sa formation à Paris et travaille sur le clown. Rentrée à Rome, elle collabore avec plusieurs structures indépendantes notamment le Centro Sociale Villaggio Globale et le Rialto Santambrogio, jusqu'à devenir un interlocuteur régulier du Teatro di Roma, théâtre national. En 2003, elle fonde l'association Malebolge où elle développe son écriture scénique et ses mises en scène. Elle adapte *Medea, tracce*, et *Woyzeck* en 2003; en 2004, *Guerra* est son premier spectacle en tant qu'auteur; en 2005, *Cattivi maestri (Mauvais maîtres)*; en 2006, *Tumore, uno spettacolo desolato (Tumeur, un spectacle de désolation)* dont le critique F. Cordelli du Corriere

della Sera dira qu'il est "le plus beau spectacle en langue italienne depuis des années"; en 2008, *Magick, autobiografia della vergogna (Magique, autobiographie de la honte)* dans le cadre du projet "Jeunes Talents" sera produit par le Théâtre national de Rome. En 2011, elle commence un parcours d'écriture et de production qui la mène à la réalisation du spectacle en trois parties *L'Origine del mondo, ritratto di un interno* qui reçoit trois Prix UBU en 2012: meilleure nouveauté italienne, meilleure comédienne dans un premier rôle pour Daria Deflorian et meilleure comédienne dans un second rôle pour Federica Santoro. Elle reçoit le Prix Enriquez en 2013, dans la catégorie auteur, mise en scène, actrice. En 2013, elle travaille sur *Diario del tempo / L'epopea quotidiana (Journal du temps / L'épopée quotidienne)* au Teatro Stabile Dell'Umbria à Pérouges. En 2014-2015 elle enseigne la dramaturgie à l'École nationale Paolo Grassi de Milan. Depuis 2015, elle travaille à l'écriture de son nouveau projet *La Vita ferma (La Vie immobile)*, pour lequel elle obtient en juillet 2015 une résidence à La Chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon; elle créera ce spectacle en 2016 au Sardegna Teatro de Caligliari où elle est artiste associée.

Les partenaires des spectacles



Istituto
Italiano
di
Cultura
Parigi



MAV
CENTRO INTERNAZIONALE
DEI TEATRI
ITALIANS



onda

Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**
Responsable de la publication **Didier Juillard**
Rédaction **Angela De Lorenzis**
Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**
photographies **Alessandro Carpentieri** et **Sante Castignani**
Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**
Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**
Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**
Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618
Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national
15 rue Malte-Brun Paris 20^e
www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage
Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall
du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr